

**Yvan Mudry**  
*LA MALADIE DE L'ACTION*  
*Une autre vision du travail*

*Saint-Augustin* (Suisse), 2014, 171 p., 19 €

Ce livre est une méditation sur la place du travail dans nos vies et sur l'apport du christianisme en la matière.

Il part de la situation présente, spécialement dans nos pays « développés » : l'envahissement de nos vies par la valeur *travail* et par l'éloge de *l'action*. Cela a commencé avec la Réforme et s'est accru avec l'essor du capitalisme. L'absence de travail, c'est-à-dire le chômage, est la malédiction suprême. Ce que l'on admire c'est l'homme d'action, capable d'initiative, remarquable par ses performances, toujours en mouvement, jamais fatigué.

Or cet activisme frénétique a son revers. L'actualité en témoigne : des travailleurs surmenés tombent en « dépression », parfois se suicident. La critique de la destruction des savoir-faire par la machine, des rythmes que celle-ci impose, de la stupidité profonde que constitue la fabrication de biens dépourvus de véritable utilité, tout cela est connu. Mais il y a plus : la vie entière se trouve absorbée par la logique du rendement ; même les loisirs se doivent d'être menés rationnellement, en vue d'un « progrès ». Le désir de « ne pas perdre son temps » tourne à l'obsession. Nos contemporains, même à la retraite, « n'ont jamais le temps » quand on les sollicite. Aujourd'hui, il faut tout faire vite : on mange vite, on parle vite, on change promptement d'objets, de mode, parfois même de mari ou de femme. L'adjectif « durable » n'est guère qu'un slogan.

Mais cette « maladie » dont parle l'auteur n'a pas toujours existé. Les sociétés d'autrefois faisaient certes une place au travail, mais réduite, et les hommes qui la constituaient avaient toujours le temps pour d'autres activités. Jadis, en France, on considérait que les hommes les plus honorables n'étaient pas les cultivateurs ou

les artisans, mais les nobles, qui s'enorgueillissaient de ne rien faire de leurs mains, et les moines, placés au sommet de par leur relation avec Dieu. Une telle hiérarchie des activités était en rapport avec l'esprit religieux dominant, lorsqu'on estimait qu'il n'y avait pas lieu de se faire trop de souci pour les choses matérielles, la Providence étant supposée s'en charger. Cela change lorsque Dieu est évacué et que l'homme est sommé de se faire lui-même.

L'auteur pense que nous gagnerions à retrouver cette ancienne mentalité et que, d'ailleurs, la foi chrétienne est ici engagée. Elle ne s'accommode pas, nous dit-il, d'un mode de vie placé sous le signe des tracas et de la précipitation. Il faudrait agir « comme un intermittent qui ne s'identifie pas totalement à sa tâche ». Il faudrait également laisser de larges places à l'imprévu, savoir se rendre disponible. Un croyant, idéalement, a toujours le temps. Voici, parmi d'autres, des recommandations finales que l'auteur nous donne : rester chez soi, remettre à plus tard, ne rien faire, écouter, dialoguer, se taire... Un langage surprenant... et revigorant.

Une remarque cependant : l'auteur ne dit rien du phénomène de la retraite. Il me semble que s'il confirme, à certains égards, sa thèse sur l'emprise du travail, il amène aussi à la contester.

Jean-Claude Widmann